

Pièces

Paul Bélanger

Volume 41, numéro 6 (246), décembre 1999

La chambre des poètes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32627ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, P. (1999). Pièces. *Liberté*, 41(6), 64–66.

PAUL BÉLANGER

PIÈCES

Ignorants de l'existence, comme si elle avançait devant eux, sans que les mots comblerent le vide qui isole, ni ne les consolent; en ce manque d'une lumière à jamais perdue dans cette allée sombre où chacun vaque, au spectacle de la nature la machine lui est préférée; ils restent, tant qu'ils sont, dans l'outre-demeure, le seuil infranchissable, les témoins dérisoires de cette ignorance.

Si je cherche bien — ce qui s'appelle chercher —, je débusquerai dans l'âtre l'obscur sommeil de la bête, peu s'en faut; la pièce est encore tranquille à cette heure enluminée, alors que la nuit une rumeur me taraude que je n'arrive pas à entendre, avec ce plaisir, cependant, de gravir des lieux; si je reste immobile dans cette chambre, le monde passera devant moi: légions du passé, cercueils des espèces mineures traversent les siècles.

Le monde n'est pas si clair, qui se dérobe devant moi, comme le retour du sillon aveugle qui m'a déchiré et déraciné de moi-même; peut-être commençons-nous d'entendre le chant qui ourdit dans les pièces, d'un souffle au-delà, l'errance calculée d'un soir sans sommeil pétri par la lumière crépusculaire.

Le jour décline, le vent froisse l'eau d'une brise hardie, le rêve (est-il encore possible, la nuit déjà se teinte d'astres) est d'entrer dans l'infini qui exacerbe notre patience, alors que la passion ne passe plus à la main, et

davantage qu'en soi, franchissant l'oubli, n'entrons-nous pas, plutôt, dans le temps plus long que soi ; est-ce de me rendre, aveugle, à ce point précis, que naît en moi la confusion de mon écoute, de mon attente ?

Chambre du temps, tapage nocturne, voyelles et syllabes confondues, des mains pensent dans l'intelligence des mondes, des lieux ; comme d'autres en eux-mêmes, par quel chemin passes-tu, toi-même, si depuis toujours tu marches dans les pas de ton ombre ?

Faust en soi-même errant.

*

On habite une maison creuse, sans mémoire, dont le cadastre va au-delà d'elle-même : la personne, la parole.

On emplit sa chambre de baisers et de papiers crevés.
Voici l'heure d'aimer, de brûler.

Un arbre brûle, on aime brûler.

Je ne sais rien de ce que la chambre contient. J'y circule en aveugle, et il m'est donné de voir la croissance, entre les murs, d'un rêve bleu, et les murs ne cessent de s'ouvrir. Je nais à l'ombre de ces murs.

Au-delà d'un certain seuil, la folie est prête à nous prendre.

On s'enferme donc dans une chambre, non par haine des humains, mais par souci de solitude, de sa solitude dans la solitude de l'autre. J'entends enfin, dans le silence de notre condition archaïque, une phrase amoureuse. Être un souffle à l'intérieur du monde, promenade d'amour dans le chemin d'aucune parole. Poème et monde se répendent.

*

Je suis aujourd'hui plus confus qu'hier, plus limpide et plus hermétique. Je suis hermétique seulement parce que le monde l'est. J'imagine que d'ici peu, je tarderai à découvrir dans ma mémoire les traits de ma propre existence.

J'ai vécu dans ma chambre ; je suis sorti voir l'univers. Davantage que de prendre la mesure du monde, je me suis mesuré à mon silence, j'ai écrit pour tenter de comprendre comment on écrit.

Il tarde au jour de tomber, de lever son pli aveugle : l'heure vieille s'écoule dans la minute qui vient.